

culture





Après le silence des esclaves

Dans un récit historique d'inspiration familiale, l'écrivaine haïtienne Yanick Lahens retrace des itinéraires valeureux de femmes entre La Nouvelle-Orléans et Port-au-Prince, au XIX^e siècle.

L'entre-deux, Yanick Lahens connaît bien. Quand on a pu la joindre, il y a quelques semaines, elle nous a répondu depuis la Floride, où réside sa sœur : un déplacement qui était prévu pour 10 jours et qui dure... depuis 10 mois. Compte tenu de l'emprise des gangs sur Haïti et de la fermeture de l'aéroport de Port-au-Prince, il faut désormais atterrir à Cap-Haïtien, dans le nord de l'île. Avant de prendre la route à ses risques et périls. Le mari de l'écrivaine étant affaibli par une maladie invalidante, le retour à la maison a été sans cesse repoussé, mais devrait avoir lieu au cours des prochains jours. *Passagères de nuit*, le roman que publie l'autrice haïtienne se passe justement en allers-retours entre le sud des États-Unis et l'île des Caraïbes, mouvements

pendulaires qui ne datent pas d'aujourd'hui. Divisé en deux parties, le récit se déroule au XIX^e siècle, d'abord à La Nouvelle-Orléans – trépidant carrefour commercial de l'époque, puis à Port-au-Prince, capitale en ébullition de la toute nouvelle république instaurée par Jean-Jacques Dessalines et Toussaint Louverture. Mais ici, ce sont les femmes qui sont les narratrices et valeureuses héroïnes, celles qui racontent l'itinéraire de leur lignée, et ce faisant la généalogie de la population haïtienne, issue dans son ensemble de l'esclavage, que ses descendants soient noirs, libérés du joug par la révolution anticoloniale de 1804 ; ou bien métisses, fruits des relations consommées entre les anciens maîtres des plantations et les femmes à leur service. Une réalité

historique, dans le sillage de laquelle s'est greffée une « *problématique de la couleur* » dès la période post-coloniale – plus on a la peau claire, plus on a de chances d'avoir du pouvoir –, cette différenciation étant aujourd'hui encore un « impensé » de la société haïtienne, souligne Yanick Lahens, à l'origine des injustices criantes et des maux contemporains d'un pays qui survit dans la violence.

LA PHOTO SOLENNELLE D'UN ANCÊTRE

« *Mon roman est né de plusieurs silences : celui de l'Histoire, celui de ma famille sur nos aïeux, et celui dans lequel les femmes ont été maintenues pendant des siècles. La littérature était le seul moyen de les combler.* » Au point de départ, il y a un objet que la romancière possède : la photo solennelle d'un

ancêtre dans son cadre, un monsieur moustachu arborant sa tenue de général, chargée de dorures et multiples médailles. « *Il s'agit de mon arrière-grand-père, dont je sais si peu de chose* », confie Yanick Lahens, qui a juste connu dans l'enfance son arrière-grand-mère, figure taciturne, décourageant les questions – cette Régina à laquelle le livre est

« Mon roman est né de plusieurs silences : celui de l'Histoire, celui de ma famille et celui dans lequel les femmes ont été maintenues pendant des siècles. »

dédiacé, « *totem puissant, partie trop tôt. Sans m'avoir dit...* » Elle est la narratrice de la seconde partie du roman, campagnarde pauvre, « *négresse* » arrivée dans les jupes de sa mère domestique à Port-au-Prince et devenue « *femme placée* », c'est-à-dire installée en union stable avec son amant militaire – un homme par ailleurs officiellement marié. Une situation courante dans la Caraïbe. Autre rare élément biographique récolté par la romancière : alors →

**L'écrivaine raconte
la vulnérabilité des
femmes, et face à
celle-ci, la construction
d'une force.**

qu'elle allait rendre visite à une tante en Floride, il y a 15 ans, celle-ci lui a raconté son souvenir de deux aïeules qu'elle savait avoir débarqué de La Nouvelle-Orléans en Haïti, deux sœurs à la peau claire (descendantes d'une esclave affranchie), dont l'une, nommée Élizabeth, allait devenir la narratrice de la première partie du livre... Élizabeth eut un fils, le fameux militaire de la photo, qui tomberait amoureux de Régina. Vous suivez ? Mais pour le reste, Yanick Lahens revendique de n'avoir pas collé à l'histoire familiale. Elle a décalé les dates et laissé l'imagination faire son œuvre. Tout en ayant amassé en amont une somme de documentation, d'où une aisance virtuose dans ses descriptions.

UN VA-ET-VIENT CONTINUUEL

Ainsi, La Nouvelle-Orléans du début du XIX^e siècle prend-elle vie sous sa plume, bourgade en effervescence et gigantesque marché, « *bouche ouverte* » où se croisent les propriétaires créoles des plantations de Louisiane, faisant commerce du tabac et du riz, les Blancs refoulés de Saint-Domingue, les esclaves venus vendre les légumes de leur lopin, mais aussi les Amérindiens Natchez ou Apalaches qui troquent des peaux de daim et de la graisse d'ours, sans oublier ni les Acadiens, ni même les pirates et contrebandiers arrivés d'Europe à la recherche de l'aventure. Un extraordinaire creuset, « *un pont entre l'ancien et le nouveau monde* », une ville trépidante à la mixité assumée. Tellement romanesque. Mais aussi gangrenée par la violence, surtout envers ses habitants les plus démunis, et parmi eux les femmes. Élizabeth, la jeune « *quarteronne* » (fille d'une mulâtresse et d'un Blanc) qui se refuse à devenir la proie d'un associé de son père, se retrouve, un soir, un couteau à la main... Elle sera contrainte de fuir. Et la route de l'exil la mènera tout naturellement en Haïti, le pays de ses ancêtres.

La romancière décrit ce va-et-vient continuuel entre les rives du Golfe du Mexique et l'île caraïbe, provoqué par les diverses catastrophes – ouragans, incendies, émeutes... – qui poussent depuis des lustres les populations à chercher refuge dans l'un ou l'autre sens. L'autrice en profite pour raconter les soubresauts politiques de la république haïtienne au XIX^e siècle : « *Les Français ont une vision si réduite de leur ancienne colonie*, souligne Yanick Lahens. Il



s'est tout de même passé des choses entre la révolution de 1804 et les Tontons Macoutes ! » – rappelons que ces derniers étaient les hommes de main du régime Duvalier père et fils, des années 1960 à 1980.

« LA PUISSANCE DE L'INTIME »

Cependant, ce que l'écrivaine tient à montrer par-dessus tout, c'est le combat des femmes au cœur du grand chaudron de l'Histoire. Elle raconte non seulement leur vulnérabilité, mais face à celle-ci, la construction d'une force. Plus souterraine, plus subtile, plus habile. Ses héroïnes savent maintenir coûte que coûte le silence face à l'homme, au maître, au dominant, pour mieux se protéger, ruser, jongler avec les nécessités du quotidien, les bouches à nourrir, les enfants à élever. Et finalement tenir. Yanick Lahens met en scène « *la puissance de l'intime* » et toute la richesse de la spiritualité vaudoue, venue de la lointaine Guinée dans le ventre des bateaux négriers : incarnée

Scènes du quotidien dans une plantation de coton dans le sud des États-Unis, vers 1890.



par le « foulard-ciel », ce carré de tissu coloré couvrant la tête des femmes, qui permet de se recentrer sur son for intérieur. Sur l'espace inviolable que chacune garde en elle-même. « *C'est une spiritualité du présent, pour faire face à l'immédiateté* », souligne la romancière, dans un pays où l'espoir est un luxe, une exposition à la brutalité de la désillusion.

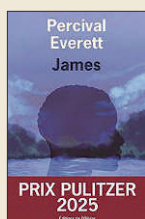
Bonne à tout faire chez des Thénardier noirs, la jeune Régina a hérité de sa lignée féminine la capacité à absorber la douleur, à plier sans rompre. Après un coup de foudre réciproque, elle deviendra la partenaire du militaire à moustache : entreprenant une relation équilibrée avec celui qu'elle nomme « *mon général, mon amant, mon homme* ». Si le corps des femmes est pour les mâles de l'époque un territoire à forcer et violer sans vergogne, il peut malgré tout devenir aussi celui du partage. *Passagères de nuit* décline les multiples nuances du

pouvoir et des couleurs de peau, autant que celles de l'amour. Là réside la force de la littérature, aux yeux d'une romancière qui tient à garder son ancrage à Port-au-Prince tout comme une liberté d'esprit. Et qui ne mâche pas ses mots en fustigeant un « *apartheid de la couleur* » dans son pays, en espérant que ses concitoyens regarderont un jour en face la « *révolution inachevée de 1804* » et le legs empoisonné de l'imaginaire colonial. Ces dernières années, dans une ville étouffée par les gangs (habilement utilisés par ce qu'elle nomme « *une mafia politique et économique insatiable* »), Yanick Lahens avoue avoir souvent demandé à ses héroïnes, au milieu des difficultés quotidiennes, des coupures d'électricité, des tirs d'armes automatiques qui terrorisent le voisinage, de ne pas la lâcher. Elle veut croire qu'elle est l'héritière de leur invincible endurance. ● MARIE CHAUDEY



Passagères de nuit, de Yanick Lahens, Sabine Wespieser, 20 €.

ET AUSSI



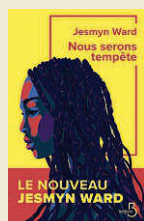
ROMAN
PERCIVAL EVERETT JAMES

Père fondateur de la littérature moderne états-unienne, Marc Twain a légué à la postérité des héros inou-

bliables. Mais si le facétieux Tom Sawyer et son copain Huck sont bien dans nos mémoires, qui se souvient de Jim, l'esclave noir en cavale, loyal et crédule, des *Aventures de Huckleberry Finn* (1884) ? À la manière de l'Algérien Kamel Daoud qui, avec *Meursault, contre-enquête* (2013) donna corps à la figure de « l'Arabe » dans *l'Étranger* d'Albert Camus, l'Afro-Américain Percival Everett a réécrit ce chef-d'œuvre picaresque du point de vue de James, alias Jim pour les Blancs, qu'il s'emploie à berner toute la journée. Car son phrasé rudimentaire de « *petit Nègre* », son analphabétisme et sa soumission ne sont qu'une façade. Cela vaut ici pour tous ses compagnons d'infortune qui ont bien compris que, pour survivre, ils avaient tout intérêt à conforter leurs bourreaux dans leur supériorité intellectuelle. James, lui, est même un érudit, féru de Voltaire et de Rousseau. Pour la vraisemblance, on repassera, d'autant que l'alternance constante entre les registres de langage, sans doute moins naturelle dans la traduction française, est un brin démonstrative. Résultat : on peine au

démarrage. Mais ce parti pris a surtout valeur de symbole. Le fugitif, qui a dû abandonner femme et enfant pour ne pas être vendu par sa propriétaire, campe ainsi le Candide du Mississippi, sur lequel il navigue au gré des flots tumultueux, des faux-semblants et des rencontres à haut risque. Les questions ingénues de Huckleberry, qui partage son radeau (il se fait passer pour mort afin d'échapper à son ivrogne de père), autant que son enrôlement de force au sein d'une troupe de *blackface* (des chanteurs blancs grimés de cirage campant sur scène des Noirs de caricature), éclairent avec acuité les racines d'un racisme systémique. Le décalage grandissant entre l'ironie mordante de James et l'horreur de ces péripéties finit par nous emporter, au fil d'un roman édifiant qui n'a pas volé son prix. ● ANNE BERTHOD

Traduit de l'anglais par Anne-Laure Tissut, l'Olivier, 23,50 €.



ROMAN
JESMYN WARD
NOUS SERONS TEMPÊTE

Le récit s'ouvre sur une phrase à la force et à la simplicité bibliques : « *La toute première arme*

que j'ai tenue a été la main de ma mère. » L'autrice états-unienne Jesmyn Ward est l'une des héritières de la grande Toni

Morrison – on pense ici au roman *Beloved*. Dans ce conte cruel des sombres temps de l'esclavage, son héroïne-narratrice est une jeune fille métisse conçue dans le viol : Annis vit avec sa mère, esclave sur la plantation du maître abuseur, en Caroline du Nord, trimant dans les cuisines et les champs, écoutant aux portes les leçons du tuteur destinées aux héritières blanches. Et dans le secret de la nuit, au creux d'une clairière, Annis a droit à une initiation par sa mère au combat ancestral, avec des bâtons. Mais cette dernière sera vendue, et ce sera bientôt au tour d'Annis d'être enchaînée à une longue file d'esclaves pour un terrible parcours à pied vers la Louisiane et ses marais putrides. Une impitoyable descente aux enfers – le titre anglais du roman reprend d'ailleurs la phrase de Virgile à Dante au chant 4 de *la Divine Comédie* : « *Nous descendons maintenant dans le monde ténébreux* »... Pourtant, Annis va demeurer connectée à sa lignée grâce aux esprits qui la visitent, venus du continent africain des origines, esprits des vents, de la terre et de l'eau. Dans une langue poétique, lyrique et incantatoire, la romancière donne à son héroïne, après toutes les pertes et les douleurs endurées, la capacité à retrouver une liberté. Un bouleversant combat intime pour la dignité. ● M.C.

Traduit de l'anglais par Charles Recoursé, Belfond, 22 €.